Frédéric BASTIEN, *Tout le monde en regarde. La politique, le journalisme et l'infodivertissement à la télévision québécoise*

Québec, Presses de l'université Laval, 2013, 216 pages

Pierre Leroux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9148>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9148

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 406-408

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Leroux, « Frédéric BASTIEN, *Tout le monde en regarde. La politique, le journalisme et l'infodivertissement à la télévision québécoise* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9148>

la masse des touristes. Au contraire, le laboratoire personnel et le bureau de Marie Curie, à l'origine lieu de travail de la communauté scientifique, construit sur un site universitaire et donc étatique, devient un lieu privé dont la famille contrôle l'accès.

Le deuxième acte, « Créateurs, oeuvres et lieux : la construction symbolique et mémorielle » (pp.81-134), se conçoit comme un espace géographique et temporel. Les quinze premières années de vie des associations composent une unité de temps qui apparaît également, à l'analyse des données, comme une unité sémiotique. Pensées, actes et réalisations concrètes déposent une première couche symbolique, qui transforme les lieux historiques en lieux de mémoire, et les personnes admirées en personnes admirables. *La fabrique des illustres* analyse cette unité d'action, qui constitue les créateurs, leurs œuvres et les lieux comme des objets privés conservés pour le bien de tous, en s'attachant à en identifier les différents actants : membres des associations, visiteurs rêvés, structure associative, champs exogènes et endogènes, société française... Les contextes politiques et sociaux des années 60-70 font de Marcel Proust, Irène et Frédéric Joliot-Curie des figures patrimoniales et humanistes. Une valeur universelle qui légitime les démarches des associations : elles agissent pour le bien de tous. Parallèlement, les politiques des champs littéraire, scientifique et patrimonial permettent aux associations de se saisir des figures des personnes célèbres comme de biens privés, d'objets qu'elles ont toute latitude de modeler selon leurs convictions.

La politique des Affaires culturelles, la massification des publics et la politique de conservation du patrimoine engagent la SAMPAC à considérer Marcel Proust comme une figure privée, élitiste. Très différemment, le couple Joliot-Curie constitue, aux yeux de la famille et de la communauté scientifique, une personne privée, tandis qu'il devient le porte-étendard d'une pratique pour les physiciens nucléaires, et d'une profession pour les chercheurs. L'absence globale d'intérêt et de prise en charge symbolique des politiques patrimoniales et scientifiques, et du cadre institutionnel, explique l'épanouissement d'un volontarisme individuel, engagé dans la préservation de la mémoire du couple Joliot-Curie. Un phénomène qui a favorisé la perception des figures des scientifiques comme des biens privés.

Identique au deuxième acte dans le principe et la méthode, le dernier acte, « À l'épreuve des espaces et des temps sociaux » (pp. 135-207), montre un état des lieux et des personnes : les figures admirables deviennent figures célèbres et les lieux de mémoire

se transforment en lieux patrimoniaux. Le déclin progressif de l'activité – voire la disparition – des secrétaires généraux, membres fondateurs des structures explique ces bouleversements. L'étude de la première période de vie de la SAMPAC et de l'AFJC montre comment les associations parviennent à maintenir leurs idéologies d'origine et leurs activités en profitant des contextes sociaux plus larges, et en s'y adaptant. Ce dernier chapitre identifie les actants et les modalités qui permettent aux deux structures de sortir de leur période d'errance identitaire, avec une incidence sur les lieux et les objets honorés. La maison de Tante Léonie et le musée Curie connaissent des évolutions similaires : une difficile rupture, dans les années 80, avec l'amateurisme fondateur. Celle-ci implique un changement d'idéologie et une ouverture à d'autres sphères sociales, assurée notamment par l'arrivée de secrétaires généraux. La maison de Tante Léonie sert la démocratisation pédagogique de l'œuvre littéraire, en clarifiant le processus de la création proustienne. De même, l'amour pour les figures admirées cède, au musée Curie, devant une approche rationnelle de la découverte scientifique. Le regard porté sur la personne célèbre s'en trouve modifié, et infléchit la « figure ».

Notre seul regret face à cette excellente étude porte non sur le fond, mais sur la forme. Nous regrettons certains choix de mise en page, qui nuisent parfois à une lecture « confortable » de l'ouvrage. Le mélange des polices déroute le lecteur, plus qu'il ne l'aide à distinguer les citations ou les passages clés. De même, la généalogie linéaire des Curie et des Joliot-Curie aurait certainement gagné en lisibilité si elle avait bénéficié, comme la famille Proust, d'une présentation en arbre. Cette réserve – minime – exceptée, *La fabrique des illustres* offre une étude riche et originale de la réception de Marcel Proust et de son œuvre, de la famille Joliot-Curie, et de son engagement politique et scientifique.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, B-1050
krondou@gmail.com

Médias, journalisme

Frédéric BASTIEN, *Tout le monde en regarde. La politique, le journalisme et l'infodivertissement à la télévision québécoise*.

Québec, Presses de l'université Laval, 2013, 216 p.

Frédéric Bastien est enseignant et chercheur au département de science politique de l'université de Montréal. L'ouvrage prolonge une thèse soutenue

en 2007 qui prenait elle aussi comme objet « l'infodivertissement », désignation pratique de ces émissions aux contenus hybrides devenus très présentes sur les chaînes généralistes dans de nombreux pays, étudiées dans ce livre dans le contexte de la télévision au Québec. Le mélange « d'information et de divertissement prend place dans l'hybridation générale des genres à la télévision » (p. 6) et, selon l'auteur, « ambitionner de revenir à une situation où tous les genres seraient hermétiquement cloisonnés par rapport aux autres – si tant est qu'une telle division ait jamais existé – est un vœu pieux » (*ibid.*). C'est donc à l'étude de cet objet situé entre les émissions « d'affaire publiques » (dans la tradition du questionnement journalistique) et les purs divertissements (dominés par leur ambition distractive) que s'intéresse l'auteur. Au Québec, même si le mélange de l'information et du divertissement apparaît dès les années 60, il prend un nouvel essor lorsque la télévision publique (Radio-Canada) met en place ses premières émissions au début des années 90. Par la suite, son développement a « plutôt eu lieu sur les chaînes généralistes – notamment à la télévision publique – qui semblent y avoir vu un moyen de limiter l'érosion de leur auditoire sous la pression des chaînes spécialisées » (p. 31) devenues très nombreuses dans les années 2000.

Pour qui connaît un tant soit peu le sujet – ne serait-ce qu'à travers une lecture régulière de la presse quotidienne – l'introduction (pp. 1-12) ne surprend guère. Les débats publics mettant en cause ce type d'émission prennent – au Québec comme ailleurs – à peu près les mêmes contours : on reproche à l'infodivertissement (on parlerait en France des *talk shows* recevant des politiques) la faiblesse de son traitement des enjeux politiques et le privilège accordé à la mise en valeurs de la « personnalité » des invités politiques reçus ; la légèreté et la superficialité caractériseraient les émissions d'infodivertissement et le traitement des « questions et débats de fond » serait l'apanage des journalistes et des émissions qu'ils animent.

Loin de se contenter d'un examen des thèses clivant le débat sur ces émissions (parfois alimentées par certaines analyses scientifiques que l'auteur examine et discute avec mesure dans le chapitre 5 intitulé « L'influence démesurée du divertissement », pp. 118-138), Frédéric Bastien entend procéder à une étude rigoureuse de son objet. D'abord, dans le premier chapitre (« Des *couche-tard* à *Tout le monde en parle* », pp. 13-45), il se livre à une interrogation sur le concept d'infodivertissement en croisant la dimension divertissante des programmes avec leur teneur variable en information politique. Ensuite, au chapitre 2 (« Les appelés et les élus », pp. 47-59), il

examine le recrutement des invités politiques de ces émissions. Celui-ci n'apparaît pas si différent de celui des émissions d'information : les occupants des plus hautes fonctions – y compris le Premier ministre – participent au Québec à ces émissions, et la représentation des différents camps partisans y est sensiblement équivalente. Enfin, l'analyse des sujets abordés dans les deux catégories d'émissions montre que si les enjeux politiques occupent bien une place supérieure (en temps) dans les émissions d'information et que, à l'inverse, les aspects liés à la personnalité et à la vie privée des invités politiques sont majoritaires dans l'infodivertissement, pour le panel d'émissions étudiées, il s'agit d'un éventail de nuances plus que de deux formules opposées. Ainsi le traitement des enjeux est-il loin d'être absent des émissions de divertissement (plus de 40 % du temps en moyenne contre plus de 60 % pour les émissions d'information, p. 67). L'examen des sujets et l'adéquation entre les questions et la pertinence des réponses (avec d'éventuelles relances) montre là aussi que, contrairement aux idées reçues, les différences entre le travail des journalistes et celui des animateurs de divertissement ne sont pas flagrantes.

Partant de ces constats, doit-on déduire – comme l'ont fait des chercheurs dont Matthew Baum (notamment « *Soft News and Political Knowledge: Evidence of Absence or Absence of Evidence?* », *Political Communication*, 20, 2003, pp. 173-190) – que l'infodivertissement participe efficacement de la « politisation » d'un public peu intéressé par les émissions affichant ouvertement leur dimension « politique » ? L'auteur va à l'encontre de cette affirmation en revenant sur les modèles classiques de persuasion de l'information politique. Il en arrive à la conclusion que l'infodivertissement a « une probabilité plus grande [que les émissions d'information] d'influencer des gens peu attentifs à la politique » (p. 131), bien que les capacités des médias dans ce domaine soient très limitées (comme l'ont montré de nombreuses études citées par l'auteur). En définitive, le tableau dressé par l'auteur permet d'approfondir – à propos du cas québécois – des questions soulevées depuis l'apparition de l'infodivertissement.

L'auteur cite de nombreux extraits d'émissions qui permettent d'illustrer les arguments, et de souligner les apparences extrêmement informelles des échanges au sein de l'infodivertissement québécois. De ce point de vue, qu'en est-il de la spécificité québécoise ? Quels effets sur les « traditions » antérieures de l'échange politique ces émissions ont-elles eues ? La perspective d'étude étant principalement centrée sur la période récente, l'auteur ne donne pas de réponse à ces questions. Quel rôle joue le modèle

télévisuel des États-Unis et du reste du Canada au Québec ? Il est vrai que sur ce dernier point, de façon plus ou moins directe, les États-Unis demeurent en matière télévisuelle les inspireurs de la plupart des « innovations » en la matière, quel que soit le pays. Le lecteur français ne pourra s'empêcher de faire un parallèle avec le cas français. Il tirera de la comparaison de nombreux enseignements : l'articulation de phénomènes souvent identiques conduit, en fonction des contextes culturels, politiques et médiatiques différents, à des représentations médiatiques distinctes.

Pierre Leroux
CRAPE, UCO/L'UNAM, F-49000
Pierre.Leroux@uco.fr

Clara BAMBERGER, *Femmes et médias. Une image partielle et partielle.*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Inter-National, 2012, 96 p.

Si la représentation des femmes dans les médias est un sujet souvent abordé, il l'est la plupart du temps sur le thème d'une déploration accompagnée de vœux pieux. Dans l'ouvrage, Clara Bamberger se livre à une analyse structurée autour de deux axes. Le premier : la façon dont on représente les femmes dans les médias relève d'« une image partielle et partielle » (pp. 17-58). Le second : « Pourquoi cette représentation médiatique des femmes et comment la faire changer ? » (pp. 59-80).

Dans la première partie, chiffres, rapports et graphiques à l'appui, l'auteure montre (pp. 17-34) que les contenus médiatiques continuent à faire briller les femmes par un attribut que l'on associe traditionnellement au féminin : la discrétion. En effet, elle met en évidence le fait que la presse consacre nettement moins d'articles aux femmes qu'aux hommes, que la télévision fait s'exprimer davantage les hommes que les femmes et, enfin, que, à la radio, les inégalités sont similaires.

Elle s'intéresse ensuite à la façon dont les médias d'information offrent une représentation biaisée des femmes et passent quasiment sous silence les inégalités hommes/femmes (pp. 35-48). Pour cela, elle souligne le fait que les femmes ont tendance à y apparaître comme plus anonymes, plus insérées dans des relations familiales que dans la vie professionnelle, et rarement en position d'autorité. En effet, c'est bien moins comme experts, porte-parole ou sources d'information que comme victimes, témoins oculaires ou individus relatant une expérience personnelle que les femmes sont convoquées. De même, les citations émanent essentiellement d'hommes. Par ailleurs, Clara Bamberger montre que, au-delà de l'analyse

quantitative, l'étude sémantique de la manière dont on fait apparaître les femmes est essentielle car réductrice (pp. 41-43). En effet, elles sont cantonnées à cinq stéréotypes : « muse », « madone », « mère », « égérie », « *passionaria* » (p. 42). Pour parachever de montrer l'inégalité de traitement, l'auteure s'intéresse à l'invisibilisation des inégalités hommes/femmes par les médias d'information (pp. 44-48). Ainsi, un jour de grève enseignante, une très faible proportion de journaux posera-t-elle la question de la garde des enfants et, à travers ce thème, la question plus vaste de l'articulation entre vie familiale et vie professionnelle des femmes. De même, toutes les inégalités subies dans le monde du travail (différence de salaires à poste égal, âge de cessation d'activité, durée de carrière, montant des retraites, etc.) ou dans la sphère familiale (inégaie répartition des tâches par exemple) sont très rarement traitées. Autrement dit, Clara Bamberger insiste sur l'interpellant décalage entre « la quasi-absence de traitement médiatique des inégalités hommes/femmes et l'omniprésence de ces inégalités dans la vie professionnelle mais aussi dans les ménages » (p. 46).

L'auteure considère que ces représentations partiales et partielles ont un impact fort sur l'imaginaire collectif, influençant la perception des femmes, y compris par elles-mêmes (pp. 49-58). Selon elle, on est face au pouvoir performatif du langage qui exerce la « violence symbolique » décrite par Pierre Bourdieu dans *Le sens pratique* (Paris, Éd. de Minuit, 1980), à savoir un processus de naturalisation des normes. Ainsi les représentations des femmes données à voir par les médias sont-elles considérées comme naturelles, allant de soi, de sorte qu'elles maintiennent voire renforcent l'état des rapports de force en place. Pour Clara Bamberger, il devient alors très difficile pour tout un chacun de déconstruire les mécanismes à l'œuvre dans la domination et, par conséquent, de s'en émanciper.

Très difficile, mais pas impossible, puisque la seconde partie de son livre s'intéresse à la problématique suivante : « Pourquoi cette représentation médiatique des femmes et comment la faire changer ? » (pp. 59-80).

À la question « pourquoi ? », l'auteure répond que l'urgence dans laquelle travaillent les journalistes favorise les routines plutôt que la prise de distance nécessaire à la déconstruction des stéréotypes. Les routines consistent par exemple à aller piocher dans la liste d'experts (bien souvent masculins) déjà répertoriés sur un sujet, plutôt que d'en chercher d'autres. Elles résident également dans la « circulation circulaire de l'information » (p. 64) : il existe des titres